



ATLAS

**P
A
R
A
N
O**

ADRIEN PETRASCHE

Adrien Petrache

Atlas Parano

© Adrien Petrache, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6019-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour connaître le chemin, interroge celui qui en vient.

1

Le type s'effondre.

Je range l'arme.

Une flaque de sang s'étend sur le tapis gris.

Qu'est-ce qui me pousse à en arriver là ? La passion. L'envie de posséder une œuvre d'art, un tableau. Et l'appât du gain, comme souvent. La survie m'intéresse.

Je regarde l'objet du délit, nettoie mon arme à l'aide d'un mouchoir brun en soie, prends l'œuvre en main. Un Salvador Dalí, qui représente un lion. Le fauve sort d'un nuage gris. À ses côtés : un cheval blanc dont les pattes gigantesques touchent le sol.

La victime : un vieil homme musclé. Ses traits fins le rendent presque transparent. Il s'agit d'un carnivore prêt à échapper aux regards indiscrets de ceux qui veulent entrer chez lui ; mais il ne fut pas assez attentif ce soir.

Il s'en doutait. Oui, il le craignait. Une personne se rend compte qu'elle se met en danger quand elle possède une œuvre intéressante dans sa collection privée. J'étais là pour rappeler ce funeste destin, moi qui apporte la crainte, qui attend de récolter les créations grâce à mes engins mortels. Ceci n'est pas un vol, ni un meurtre. Cela va au-delà. Pour l'amour de l'art, comme on dit dans ces cas-là.

Quelques minutes plus tôt.

Bruxelles.

Pas loin des quais, à trois cents mètres de cette poubelle liquide qui sert de canal.

Mon observation de ces derniers jours, mes allers et retours, ma routine, mes horaires fixes pour épier, mater, scruter avec des jumelles au loin, mes prises de notes, le temps de voir son code d'activation et de désactivation de l'alarme, se révélèrent utiles. Un sésame de dix chiffres, voilà le code d'entrée. La prudence reste de mise chez cette victime. L'intrusion fut planifiée, la mise en place pour accomplir ma mission ne pouvait souffrir d'improvisation.

J'enfile mes gants blancs fins, entre par effraction dans un loft cossu, grâce aux caméras désactivées depuis cinq minutes par mes soins à l'aide d'un pointeur laser. La pluie tombe, mais seules de fines gouttes m'atteignent. L'endroit ressemble à un ancien atelier ou à un entrepôt. L'espace, ouvert, bien éclairé et dégagé, peu meublé, contient des verrières percées incrustées dans le toit. Une poutrelle métallique et imposante se trouve au fond du salon, la topographie de l'espace me permet de m'y déplacer avec facilité.

Des pas.

J'entends des pas.

Personne d'autre que le propriétaire des lieux ne doit se trouver ici. Passe-t-il vraiment la soirée seul ? Est-ce que j'ai fait attention à tous les détails ? Est-ce qu'il pensa à se coucher après avoir pris ses somnifères ? Un élément m'a-t-il échappé durant ces dernières semaines de préparation ? J'ai bien étudié le dossier, le plan de l'habitation, pour analyser au mieux le quotidien et l'agenda du propriétaire de l'objet à voler. Sa femme, une noble Tchèque féline, qui grandit sous le communisme, qui fut la patronne d'une firme de cosmétique, s'absente souvent le vendredi soir, car elle dîne avec des amies ce soir-là. Je la vois sur une photo posée sur une table basse vide, en compagnie de son mari. Ridée, toujours belle, avec ce regard qui vécut, ses hanches fines, ses yeux en amande, ses cheveux châains et blancs, ses vêtements de soirée qui lui moulent un corps qui contient de beaux restes et une jolie paire de seins.

Trop tard.

L'homme se trouve là et me regarde.

Apparence athlétique, plus de soixante ans au compteur, son visage émacié trahit quelques rides. Les cheveux blonds et fins, soyeux, passent inaperçus en

comparaison de ses yeux rouges. Ses vêtements, un vieux t-shirt *Hard Rock Cafe London* fripé, un pantalon brun en presque parfait état, des baskets Adidas grises trouées, peuvent se peindre d'hémoglobine. Il vit avec cette insouciance qui attend les ténèbres.

— Vous venez pour... ? me demande-t-il.

— C'est pas évident ?

— T'es venu pour...

— Bah oui, je porte une cagoule, je suis habillé en noir, je tiens un tableau qui vaut plusieurs millions en main...

L'occupant des lieux se trouve en face de moi. Son regard, preuve d'abus manifestes, peut effrayer la bourgeoise. Cocaïne, alcools, vodka, vin, médicaments marquent son quotidien. De quoi passer le temps, pour s'amuser, ou oublier, ou les deux, ou pas, cela dépend des jours et des nuits. Je dois décrocher la toile et partir sans violence, éviter les dégâts et scandales, comme il se doit entre gens civilisés. Il ne voit que mes yeux ténébreux et sans fond, qui percent à travers ma cagoule sombre. Le moment de se remettre à marcher vient, pour finir en beauté, sans accrocs. L'instinct prime sur tout. L'intuition : ce qui permet de rester sur cette planète. Je lui dis, sans regarder en arrière :

— J'ai pas le temps, reste calme et tout ira bien, fais pas le con, il s'agit juste d'un dessin, au revoir.

Une, deux. Deux secondes passent, pas plus.

J'entends un bruit de chargeur, puis d'autres pas. Stop. Je comprends, je me retourne aussi vite que je peux.

Il fallait que ça arrive, voilà ce que je me dis. *Putain*. Il ne pouvait pas laisser tomber, malgré l'angoisse.

L'esthète tient un pistolet en main, un Beretta 92A1 noir 125 millimètres.

Il s'approche de moi. Mon cœur bat de manière anormale, ça cogne, ça martèle, de plus en plus fort ; il faut que ce fracas s'arrête, *garde ton calme*, tu dois adopter une attitude zen, *allez, garde ton calme*. Mes yeux bruns regardent parfois dans le vide, vers le tableau, ça tape, ma respiration devient audible ; mauvais signe, très mauvais présage, le type en face va prendre confiance, *il va*

croire que tu es faible. Le premier venu a beau ressentir des émotions dans ce genre de moment, il essaie au maximum de ne laisser aucun indice passer sur le visage ; une question de politesse.

Le vent se manifeste, dehors, à des milliers de kilomètres, de l'autre côté de la vitre. Des papiers et un sac plastique blanc s'envolent pour quelques mètres, comme si ces détritiques voulaient s'échapper des environs ; tout le monde veut fuir, éviter de voir ce qui va se passer pour ne pas en subir les conséquences. Les sacs dégagent du toit, trouvent un passage dans l'air, dans le vide, pour finir leurs courses dans le canal.

Le semi-automatique se trouve à moins de deux mètres de mon nez cassé et de mes pommettes saillantes. Je n'apprécie pas quand on me cherche alors que j'exerce mon job.

— Pense même pas à partir avec, recule ducon !

J'obéis... Qu'est-ce que je peux faire d'autres ? Du jonglage ? Raconter une blague ? Il abaisse son jouet mortel.

Il devrait ressentir de la peur.

Ce n'est pas le cas.

— OK... On va se calmer... Allez... Tout va bien se passer, lui dis-je.

L'opposant sourit à moitié. D'un air narquois, sûr de lui. Pas bon ça, déraisonnable geste.

Il pointe à nouveau son arme sur moi. Cet homme peut passer à l'acte. Il aime boire, ça sent le whisky dans ce salon. Je connais cette odeur de dépravation, ce souvenir de débauche.

Sensations, impressions. Rien ne suit, le néant suspendu. Tout ne doit pas se terminer comme cela pour moi, non, pas de cette manière, une mort sans panache serait ridicule, surtout après une sortie comme une autre. Je veux un grand feu d'artifice final qui me permettra de quitter cette planète avec brio. Je dois riposter, *ne crève pas, vite, fais un truc*. Les pensées se choquent, comme des oiseaux dans une volière, un défilé supersonique qui continue, en quelques instants, rien d'autre ; elles frappent dur, sans cesse. Ma respiration devient saccadée, l'assaut doit arriver, la réplique, vite, l'attaque, une question de vie ou

de mort ; voilà, simple, tout devient limpide, écarlate. Cette nuit, ici, tout de suite.

Je prends son pistolet, d'un geste brusque, barbare.

Je lui donne un coup de pied dans le genou gauche. Un craquement : voilà ce que j'entends.

— Fils de pute ! hurle le collectionneur.

Les hommes perdent souvent leur sang-froid lorsqu'on les frappe, ce qui reste toujours gênant.

Un cri sourd s'échappe de sa fine bouche baveuse. Il se jette comme un damné sur moi, malgré la souffrance. Nous nous empoignons, l'homme donne des coups de poings dans mon ventre ; il essaie d'agripper mes couilles ; il ne faut jamais toucher à mes testicules, sous peine de m'énervier. Il vaut mieux aussi éviter de donner des coups dans mon joli petit bide. Cela rend nerveux l'adversaire, celui qui se tient prêt à en découdre. Cet imbécile crache du sang. Un jet rapide, vif, qui vient du fond des tripes.

Je tiens le Beretta en hauteur, mon concurrent donne un autre coup de poing en direction de mon menton ; je l'esquive, avec la facilité d'un enfant qui joue, je titube.

Je me retrouve à terre.

Le dément esthète transpire, il s'apprête à sauter sur moi.

Je lui plante une belle balle dans la jambe gauche.

Pas un bruit n'accompagne cet instantané de survie.

De la chair vole. La vision de la partie inférieure du T-shirt de l'agresseur, couverte de sang, me soulage.

Il bouge avec difficulté. Un pas en arrière, la bouche ouverte, les yeux hagards. Comme émerveillé, étonné par ce qui vient de se passer, par cette réaction imprévisible de la part du voleur. Il regarde son os touché par l'impact, tel un adolescent perdu qui ne comprend plus rien, qui se demande pourquoi la pluie tombe, pourquoi rien ne se passe comme prévu et qu'il faudra désormais composer avec cette fatalité.

Je tire encore. Un coup de feu déterminé, dans un tableau qui représentait une mère de famille, une brune, qui se déshabille. Je ne réfléchis pas, je ne pense plus. Il s'effondre, à son rythme, choqué. Il vient de réaliser.

Les yeux du faux aristocrate rougissent. Il essaie de crier à nouveau, mais aucun son ne sort de sa bouche. Le blessé regarde encore le trou formé par l'arme. Du liquide en jaillit, comme s'il ne s'agissait que d'un robinet de viande. Les gouttes éclatent. Le malheureux tombe dans les pommes, mais se réveille aussitôt.

Je reviens à moi, après une absence de quelques secondes. Le film de ce qui vient de se passer arrive à sa fin, la séance se termine. Le tapis, souillé, me fait comprendre que je ne peux plus m'attarder ici. Je range le pistolet, d'une main hésitante.

Regards autour de moi, pour voir si je peux emporter d'autres objets : je vois une grande télévision très plate de 55 pouces, des livres consacrés à l'histoire de l'art, à l'impressionnisme, au fauvisme, des vinyles, du rock, de l'électro, du classique, de la pop, Lou Reed, David Bowie, Gary Numan, Schubert, Underworld, Strauss, Pulp. La pièce contient des sièges confortables, un canapé beige, un fauteuil de la même couleur, un rocking-chair brun, une table basse noire, une bibliothèque haute et bien fournie, un bar en chêne massif. Un intérieur bourgeois, classique, épuré, sans fioritures. Je vois enfin d'autres tableaux : un Wim Delvoye, un Somville, un Raoul Dufy. Mais ces pièces ne m'intéressent pas. Non, je ne peux pas tout voler non plus. Ce qui compte : le tableau visé, qui doit devenir ma possession.

Une flaque de sang s'étend sur le tapis gris.

Je vais déposer le tableau dans le coffre de ma voiture, emprunter des rues peu fréquentées, tourner à gauche, à droite, rouler sur des avenues encombrées, avant que sa femme ne revienne et appelle la police... Je réalise que je survis pour le moment, que je peux encore échapper au pire, pas si mal vu la situation... Pourquoi il voulut jouer au malin ? Pourquoi ? Pour un tableau ? Tout ça pour ça ? Soirée de merde. Je dois la jouer discret vu la situation. La police traîne parfois dans le secteur, mais je n'ai pas vu de voitures suspectes à l'horizon durant ces dernières heures.